

CONTES SENEGALAIS

<https://www.reseau-canope.fr/blog-savoirs-cdi/wp-content/uploads/2008/12/contes-et-nouvelles-numerises4.pdf>

1. La Djinné, la jeune femme et l'oiseau

Il était une fois un homme qui était riche et beau, mais il n'avait pas de femme. Il ne voulait pas se marier avec une femme de son pays.

Un jour, il prend son cheval et il part dans la forêt. Il rencontre un vieil homme qui est pauvre. L'homme lui donne de l'argent. Le vieil homme lui dit :

– Mon fils où vas-tu ?

L'homme lui répond :

– Je cherche une femme parce que je ne veux pas me marier avec une femme de mon pays.

Le vieux lui répond :

– Va jusqu'au centre de la forêt, tu y verras trois arbres : des citronniers. Et dans les citronniers, tu verras trois citrons. Prends les trois citrons et épluche-les un par un.

Il va jusqu'au centre de la forêt et voit les trois arbres et les trois citrons. Il les prend et en épluche un.

Une jeune femme en sort et lui dit :

– Donne-moi du tabac.

Il lui dit :

– Moi, je n'ai pas de tabac.

Elle lui dit :

– Donne-moi du pain.

– Moi je n'ai pas de pain.

Alors, elle disparaît.

L'homme regarde les deux citrons. Il en épluche un autre. Une autre jeune femme en sort, lui dit :

– Donne-moi du pain.

Il lui dit :

– Moi, je n'ai pas de pain.

– Donne-moi du tabac.

– Moi, je n'ai pas de tabac.

Alors, elle disparaît.

L'homme a un dernier citron. Il décide d'aller acheter du pain et du tabac. Ensuite, il épluche le dernier citron. Une troisième jeune femme en sort et lui dit :

– Donne-moi du pain.

Il lui donne du pain et elle le mange.

Elle lui dit :

– Donne-moi du tabac.

Il lui donne du tabac et elle le fume.

Elle lui dit :

– Je veux me marier avec toi.

L'homme est heureux. Il construit une maison dans un arbre, au dessus de la mer et ils restent dans cette maison. Ils ont un enfant. L'homme part annoncer la bonne nouvelle aux gens de son pays.

Tous les jours, pendant que l'enfant dort, la jeune femme regarde la mer. Une Djinné (un génie) vient à la mer tous les jours. Elle voit la jeune femme.

La Djinné lui dit :

– Viens, je vais te faire une jolie tresse!

Le génie fait la tresse à la jeune femme ; ensuite elle prend une épingle et elle la plante dans la tête. La jeune femme se transforme en oiseau. La Djinné monte dans la maison pour remplacer la jeune femme.

Quand l'homme revient. Il lui dit :

– Où est ma femme ?

Elle lui répond :

– Je suis ta femme.

- Mais non tu n'es pas ma femme, lui dit l'homme.

- Je suis ta femme.

Il lui dit :

- Bien, allons dans mon village.

Un jour, un oiseau arrive à la maison de l'homme. L'enfant joue avec l'oiseau. La Djinné voit l'oiseau et dit à l'homme :

-Tue cet oiseau, je vais porter ses plumes!

L'homme prend l'oiseau et l'épingle tombe de la tête de l'oiseau. L'oiseau se transforme en la jeune femme. La Djinné crie et disparaît.

L'homme, la jeune femme et leur enfant vivent heureux.

2. Dieu, les hommes, les vautours et la mort

Un jour, Dieu décida de sonder son peuple et dit :

- Je vais voir parmi les créatures celle qui est disposée à supporter la mort.

Et il fit mourir le vautour.

Les vautours se mirent à se lamenter et à pleurer.

Ils pleuraient et ne faisaient que pleurer.

Alors Dieu dit :

- En vérité, ceux-ci ne supportent pas l'au-delà.

Et il tua l'être humain.

Alors les hommes se mirent à se lamenter, et à pleurer.

Puis à un moment donné, ils se calmèrent.

Et tout d'un coup, l'un d'eux éclata de rire.

Ils prirent des tam-tams et se mirent à taper, à applaudir, à danser et à se distraire, à se réjouir.

Alors Dieu dit :

- Voilà ! Ceux-ci supportent la mort.

Et l'humanité, depuis ce jour, connut la mort.

Quant au vautour, il ne meurt pas.

Le vautour ne meurt pas.

Il se déplume.

Qu'il s'agisse du mâle ou de la femelle,

Dès qu'il vieillit, il se déplume,

Et l'un ou l'autre lui donne la becquée.

Jusqu'à ce qu'il redevienne un enfant.

Ce conte est extrait du recueil Contes sérères n°2 rassemblé par Raphaël Ndiaye et Amadou Faye édité par IFAN et ENDA, à Dakar 2002, dans la collection "Clair de Lune". Traduit par Amade Faye.

3. Bakoudouba la tourterelle

- Kolutkoto ! Kolutkoto ! Kolutkoto ! J'ai une fille à marier ! J'ai une fille à marier !

Ainsi chantait tous les jours Bakoudouba la tourterelle.

- Et que demandes-tu comme dot ? lui demanda Odro la Perdrix.

- Je donne ma fille à qui ramène sur la Terre Vrandjandja la pluie Mirage.

- Vrandjandja la pluie Fugitive ? s'écria la Perdrix. Vrandjandja qui coupe soudainement le chemin du voyageur, s'approche quand il vient, fuit quand il arrive, parfois le surprend par derrière, le poursuit, l'essouffle, puis disparaît du ciel quand il atteint un village ? Je ne prétendrais jamais à la main de ta fille. Et Odro s'en alla. Les autres animaux vinrent nombreux et tous impuissants repartirent la tête basse.

Téré alla trouver la Mygale son oracle.

- Bakoudouba la tourterelle propose sa fille à celui qui ramène sur la terre Vrandjandja la pluie insaisissable, lui confia-t-il.

- Chevauche l'arc en ciel et coupe la route à Vrandjandja. Tu la captureras pour la ramener docilement sur la Terre, suggéra l'araignée terricole.

Téré se rendit à la source du ruisseau, rencontra l'arc en ciel et lui fit part de son projet.

- La pluie Mirage est partie pour l'autre bout de la terre et reviendra après Apépé la Lune de la disette. Dès qu'elle s'annoncera, viens me chevaucher, nous la poursuivrons pour la dompter.

Lengoa la Lune du renouveau suivit Apépé et Vrandjandja arriva. L'Arc en ciel emporta Téré haut dans le ciel, joignit les deux bouts de la terre, retint sous sa voûte la Pluie vagabonde qui pour échapper à cette étreinte s'abattit sur la terre en grosses gouttes intermittentes et perlées. Téré épousa la fille de Bakoudouba.

Et depuis lors, captive de l'homme, Vrandjandja revient chaque année arroser la terre pour annoncer en même temps l'arrachage de l'arachide et le ramassage des courges. Symbole de la force et de l'unité parce qu'il supporte la voûte du ciel et l'empêche de tomber sur le Monde dont il unit les deux extrémités, l'Arc en ciel restera l'animal totémique le plus connu et le plus vénéré des Hommes.

4. Boori ou la vache perdue

Un enfant était parti faire paître le troupeau de son père. Il perdit une vache du nom de Boori. Son père lui dit : « Tu ne mangeras et ne boiras que lorsque tu m'auras ramené Boori. » L'enfant se mit à marcher, à marcher.

Lorsqu'il arriva dans un village, il chanta :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

Boori était en éveil

Dans le troupeau de Mbaamaan ô Boori ».

- Boori n'est-elle pas passée par ici ?

On lui dit :

- Ey ! Boori est passée ici il y a trente hivernages, un Peul la conduisait.

Il se remit à courir ; arrivé dans un autre village, il chanta à nouveau :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

Boori était en éveil

Dans le troupeau de

Mbaamaan ô Boori ».

- Boori n'est-elle pas passée par ici ?

- Boori est passée par ici du temps où cette femme qui égrène le mil sous l'arbre à palabres t'était encore sa mère.

Il se remit à courir, atteignit un hameau et dit :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

Boori était en éveil

Dans le troupeau de Mbaamaan ô Boori. »

- Boori n'est-elle pas passée par ici ?

- Boori est passée ici le jour du baptême de ce garçon qui doit être circoncis vendredi prochain. Boori a même mangé de la bouillie de mil. Hâte le pas.

Il se remit à courir, courir jusqu'à un village et chanta :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

Boori était en éveil

Dans le troupeau de Mbaamaan ô Boori. »

- Boori n'est-elle pas passée par ici ?

- Boori est passée ici avant hier, Dieu sait qu'elle a même aidé à ôter les fibres de ce baobab.

Il courut et dit :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

Boori était en éveil

Dans le troupeau de Mbaamaan ô Boori. »

- Boori n'est-elle pas passée par ici ?

- Elle se trouve parmi les bœufs d'un Peul dont le troupeau vient de s'abreuver dans ce marigot. Hâte le pas.

L'enfant courut et trouva le Peul en train de se laver les pieds. Il dit :

- Je cherche une vache du nom de Boori et c'est celle-ci.

- Laquelle ? dit le Peul.

- Celle-ci.

- Cette vache m'est destinée, voici sa mère, répondit le Peul.

- Mon père m'avait envoyé en transhumance et je l'ai perdue, il a dit que je ne mangerai et ne boirai que lorsque je la lui aurai ramenée car c'est elle la vache aînée du troupeau. J'ai fait préparer du couscous et me suis lancé à travers la brousse. Cela fait trente ans que je la cherche. Maintenant, faisons comme ceci. Je vais me mettre de côté et l'appeler Boori. Si elle ne me répond pas, c'est signe qu'elle ne m'appartient pas ; si elle vient à moi, tu sauras qu'elle m'appartient.

Le Peul répondit : Bismillahi.

Le jeune homme se mit de côté et chanta :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

Boori était en éveil

Dans le troupeau de Mbaamaan ô Boori. »

Boori commença à courir ; elle se jeta sur lui et se mit à le lécher.

- En toute franchise, cette vache t'appartient, prends-la et rentre chez toi, dit le Peul.

Ce conte est extrait du recueil "Au fil des contes seereer" rassemblés par Marie Madeleine Diouf édités aux éditions Enda-INFAN à Dakar-Sénégal 1998 dans la collection "Clair de lune".

5. Le chasseur et le génie voleur de femmes

Il était une fois.

Cela existe encore.

Il y avait un génie qui volait la femme des nouveaux mariés.

Quiconque se mariait se voyait privé de sa nouvelle épouse, enlevée par le génie.

Un brave et téméraire chasseur apprit la nouvelle et annonça qu'il irait chercher une femme dans ce pays, afin de savoir si les hommes y sont sans valeur.

Après avoir dit cela, il se prépara et partit. Quand il arriva dans la cité, on le reçut avec faste. Le roi lui demanda le motif de sa visite. Le chasseur lui dit qu'il venait prendre femme.

Le roi lui dit :

- Ici tu ne peux obtenir une femme, car à tous ceux à qui on a donné une épouse, le génie l'a enlevée et toutes ces épouses ont été ainsi perdues à jamais.

Le jeune homme répondit au roi :

- Moi je suis un chasseur. Le génie, la bravoure qu'il nous montre,... si tu me donnes ta fille en mariage et s'il me la prend, je lutterai avec lui. Toi, observe-moi simplement, ne te préoccupe que de moi.

Le roi dit :

- Ce que tu dis, est-ce que c'est sûr ?

L'homme répondit :

- C'est sûr.

Le roi lui donna une femme. Le mariage fut célébré durant trois jours.

Lorsque les invités furent partis, le jeune homme rentra avec son épouse dans leur chambre.

Dès qu'ils se couchèrent, le mari tenta de la toucher dans l'obscurité, mais ne trouva rien. Il s'inquiéta. Il se leva et alla voir le père de la mariée. Il lui dit qu'en effet, il avait eu raison. Le génie était venu voler son épouse !

Le matin, il alla trouver un marabout et lui dit :

- J'ai épousé une femme et le génie est venu la prendre.

Le marabout regarda les signes et lui dit : « Le génie, toutes les personnes qu'il a enlevées d'ici, il les a emportées au-delà du fleuve. Si tu peux dépasser le fleuve, tu pourras tuer les génies. Les génies se trouvent dans une antilope-jument. Dans cette antilope, il y a un kewel, une petite antilope. Dans cette kewel, il y a un corbeau. Dans ce corbeau, il y a un œuf. Cet œuf, si tu l'écrases, les femmes volées par le génie vont t'apparaître ».

Le marabout dit encore :

- L'antilope Koba quitte son logis vers onze heures pour aller boire à la roche qui se trouve dans le fleuve. Louti est son nom.

Le chasseur partit, prit sa gibecière, y mit sa nourriture et se fit accompagner de son chien. Aussitôt qu'ils furent sortis de la ville, un lion les vit, rugit et courut vers eux.

L'homme s'agenouilla pour tirer, le lion lui demanda :

- Que vas-tu faire ?

Le chasseur lui dit :

- On a volé ma femme, je suis à sa recherche; si tu veux m'attaquer, je te tue !

Le lion lui dit :

- Partons donc, je m'en vais t'aider. Ce que peut faire un ou deux, trois le feront mieux.

Ils marchèrent longtemps ; un aigle venant on ne sait d'où plana au-dessus du chasseur. L'homme voulut le tuer, l'aigle dit :

- Que vas-tu faire de moi ?

- On a volé ma femme, je suis à sa recherche. Si tu m'attaques, je te tue tout de suite.

L'aigle lui dit :

- Allons-y, je vais t'aider. Ce que deux ou trois peuvent, quatre le pourront mieux.

L'homme, avec les trois animaux, chemina dans la brousse. Quand ils arrivèrent au bord du fleuve, le lion creusa un trou profond, ils s'y tapirent, bien cachés.

Vers onze heures, l'antilope-Koba arriva pour boire au rocher du fleuve. Le lion bondit et tomba sur elle ; il l'éventra. La petite antilope sortit du ventre de l'antilope-jument et se mit à courir. Le chien la poursuivit. Ils coururent sur deux longueurs de sas, le chien l'attrapa et l'éventra. Un corbeau en sortit et s'envola. L'aigle le rencontra en l'air et le percuta, le corbeau tomba, l'aigle l'éventra. Un œuf en sortit et roula sur le sol, le chasseur l'écrasa.

Aussitôt, on entendit de l'autre rive du fleuve les cris de nombreuses femmes.

L'homme retourna à la ville pour appeler les habitants. Quand ils vinrent, chacun prit sa pirogue, le chasseur, lui, monta sur le lion, ils traversèrent le fleuve. Là-bas il reconnut sa femme, la reprit et rentra avec elle.

C'est là que le conte alla tomber dans la mer ; celui qui le respire ira au paradis.

Ce conte est extrait du recueil « Des contes wolof ou la vie rêvée », rassemblés par Seydou Nourou Ndiaye et Lilyan Kesteloot, édités par IFAN et Enda à Dakar, en 1998 dans la collection "Clair de lune"

6. Fari l'ânesse

Il y a deux villages...

Le village des hommes et celui des ânes. Les ânes étaient pauvres, les hommes étaient riches. La reine des ânes qui s'appelait "Fari", est partie voir le plus grand sorcier de l'Afrique pour devenir une très belle femme qui voulait récupérer la richesse des hommes pour son village.

Le sorcier lui a chanté une chanson, pour qu'elle devienne une femme. Elle repart dans son village, elle attend des jours et des jours qu'un homme passe.

Quelques jours après...

"Nar le menteur" vit "Fari" et il courut jusqu'au roi des hommes pour lui dire qu'il avait vu la plus belle femme dans le village des ânes.

Ils vont voir tous les deux "Fari" et le roi tombe sous le charme de "Fari"; et l'épouse sur-le-champ. Et ils eurent beaucoup beaucoup d'enfants.

Son dernier enfant avait 5 mois, il était né avec des oreilles d'âne. Un jour que le roi dormait, "Fari" retourna dans le village des ânes, où elle chanta la chanson du sorcier pour se retransformer en ânesse ce qui lui permettait de galoper, jouer comme un âne...

Mais "Nar" décida de la suivre pour connaître son secret. Il la vit se métamorphoser en ânesse ce qu'il s'empressa de dire au roi. Le roi ne le croyant pas, lui donna une gifle, mais il le suivit au village des ânes pour vérifier si c'était la vérité.

Mais "Fari" entre temps était redevenue une femme; "Nar" dut prouver qu'il n'avait pas menti. Il chercha longtemps... D'un seul coup, il se rappela la chanson que chantait "Fari". Il la chanta devant le roi et "Fari" se transforma en ânesse. Le roi ordonna à ses gardes de tuer les ânesses mais "Fari" survécut avec une patte cassée, et malgré tout elle réussit quand même à retourner dans le village des ânes.

L'histoire tomba à la mer et les poissons mangèrent l'histoire.

Tous les enfants qui mangeront du poisson repenseront à cette histoire.

Et l'histoire revindra..

Moralité :

Il faut rester soi-même et ne pas vouloir être une autre personne.

7. Le féticheur, l'âne et l'enfant agonisant

Il était une fois un enfant terrassé par une maladie, une très grave maladie. Son père alla chercher un guérisseur. Le vieux guérisseur arriva, examina l'enfant, puis appela le père et lui dit :

- Ton fils est gravement malade. Il est si malade que son âme est en train de le quitter. Bref, il va mourir. Ne te fatigue plus.

Le père le supplia et lui dit :

- Il ne faut pas que cela arrive ! Aide-moi !

Il lui répondit :

- Eh bien ! Je peux faire une chose, si tu acceptes. Je retire l'âme de ton âne que voici attaché derrière ta case, je la transmets à l'enfant et il se relève. Mais je te préviens : il sera en apparence une personne, mais sans aucun équilibre. Il pourra certes travailler comme tous les autres hommes, mais il mènera une vie particulière. Le père répondit :

- Je préfère cela à sa mort.

Le vieil homme prit congé, et la nuit, le guérisseur fit ce qu'il avait dit. Le lendemain, on trouva l'âne les dents en l'air, foudroyé par la mort. On releva le malade et il s'assit. On lui présenta de l'eau et il en but. On lui prépara de la nourriture et il en mangea.

Jusqu'à présent ce garçon-là, aucune fourmi ne l'a piqué : il est sain et sauf. Il vit toujours. Cependant tout le monde convient qu'il est sans personnalité. Il est aussi turbulent que le sexe d'un âne. Et pourtant il a pris de l'âge.

8. Le fils à la recherche de sa mère

Un conte

On l'écoute

Il était une fois

Il existe encore.

Il était une fois une femme et son mari ; ils étaient tous deux esclaves. Ils vivaient chez le roi et travaillaient pour lui. Le roi était très méchant. Les esclaves travaillaient nuit et jour ; ils ne se reposaient jamais et ne mangeaient pas à leur faim.

Un jour, le mari mourut. Son mari étant mort, la femme s'enfuit de la maison du roi. Elle sortit de la ville et décida de se réfugier dans un autre pays.

Avant la mort de son époux, la femme était déjà avancée en grossesse.

Elle marcha, marcha, marcha pendant longtemps, elle entra en travail. Elle vit un fleuve, et s'installa sur la rive jusqu'à sa délivrance. Lorsqu'elle eut accouché, elle prit un brin de canne à sucre et coupa le cordon ombilical. Elle mit au poignet de l'enfant un bracelet offert par son mari lors de son mariage. Cela se passait en pleine nuit. Elle décida d'attendre là le lever du jour. Mais quand elle se réveilla elle ne vit plus l'enfant. Elle le chercha partout en vain. Elle pleura jusqu'à n'avoir plus de larmes et s'en remit à Dieu. Elle reprit son chemin.

Elle arriva dans un autre grand pays, et y reprit ses fonctions d'esclave à la cour. Ce roi aussi était très méchant.

Il se trouvait que l'enfant avait été enlevé par une femme génie, qui le nourrissait et qui s'occupait de lui jusqu'à ce qu'il eût grandi. L'enfant lui servait de berger, accompagné du fils de la femme génie ! Un jour, il dit à ce fils :

- Moi, ma mère me manque beaucoup !

L'enfant de la femme génie lui répondit :

- Toi, tu sais que ma mère t'aime beaucoup. Quand tu reviendras à la maison, tu t'assiéras quelque part, tranquille comme si tu étais malade. Si elle te demande ce que tu as, tu répondras que ta mère te manque et que tu veux lui rendre visite. Ainsi elle te laissera partir.

Au retour des pâturages, l'enfant fit ce que lui avait recommandé le fils de la femme génie. La femme lui demanda ce qu'il avait. Il dit :

- Ma mère me manque, je voudrais lui rendre visite.

La femme génie lui dit :

- Demain je te laisserai partir.

Le lendemain, elle lui donna cent bœufs, cent moutons, cent chèvres, cent ânes, une outre pleine d'or et une outre pleine d'argent. Elle lui donna aussi de nombreux guerriers à cheval. L'enfant prit la tête du cortège.

Avant qu'il ne parte, elle lui dit :

- Tu ne connais pas ta mère, tu ne sais pas aussi où elle se trouve. Je te dirai donc ceci : beaucoup de femmes te diront qu'elles sont ta mère, mais tu leur demanderas en quel lieu elles t'ont enfanté, avec quoi elles ont coupé ton cordon ombilical, et ce qu'elles t'ont donné ensuite. Celle qui est ta mère te dira: « Je t'ai mis au monde sur la rive d'un fleuve, j'ai coupé ton cordon avec un morceau de canne à sucre, je t'ai passé au poignet un bracelet ». Celle qui n'est pas ta mère ne pourra pas te donner ces réponses.

Ils se dirent adieu. L'enfant prit la route avec ses richesses et ses guerriers. Ils marchèrent, marchèrent jusqu'en vue d'une cité.

Quand ils y pénétrèrent, une femme vint à sa rencontre et lui dit :

- Beau jeune homme, où vas-tu ?

- Je suis à la recherche de ma mère.

- Je suis ta mère.

- Où m'as-tu enfanté ?

- Dans ma maison.
- Avec quoi as-tu coupé mon cordon ?
- Avec un couteau.
- Que m'avais-tu offert à ma naissance ?
- Le lait de mon sein.
- Toi, tu n'es pas ma mère, dit l'enfant.

Une autre femme arriva et déclara qu'elle était sa mère.

- Où m'as-tu donné le jour ? demanda l'enfant.
- Dans mon arrière-cour.
- Toi non plus, tu n'es pas ma mère, dit l'enfant.

Toutes les femmes de l'endroit vinrent, mais aucune n'était sa mère. Il reprit sa route vers une autre cité. Dans cette dernière, il ne trouva pas non plus sa mère. Il traversa ainsi de nombreux villages sans trouver sa mère. Il arriva enfin dans cette cité où sa mère vivait.

Toute femme qui voyait ses nombreuses richesses affirmait être sa mère.

Toutes les femmes du pays furent donc interrogées par l'enfant, l'une après l'autre, mais aucune ne donna les réponses de la femme génie.

Une femme dit alors :

- Appelez donc l'esclave, peut-être que c'est elle.

Toutes s'exclamèrent :

- Tu sais que cela ne peut pas être elle ! Celle-ci ne peut donner le jour à un enfant aussi beau, à un enfant aussi riche !

Sa mère s'approcha, le regarda, et le reconnut. Elle s'élança vers lui, et lui dit :

- Je suis ta mère.

L'enfant demanda :

- Où m'as-tu enfanté ?
- Au bord du fleuve.
- Avec quoi as-tu coupé mon cordon ?
- Avec un morceau de canne à sucre.
- Que m'as-tu donné à ma naissance ?
- Un bracelet offert par ton père lors de notre mariage.

L'enfant fut très heureux et cria :

- C'est toi qui es ma mère !

L'enfant la débarrassa de ses haillons, lui offrit des habits neufs, la mit sur le plus gros cheval et lui dit :

- Rentrons dans notre pays.

Quand ils arrivèrent dans leur contrée, ses guerriers attaquèrent le roi, le défirent, et l'enfant devint roi.

Il affranchit tous les esclaves leur donna la moitié de ses richesses et tous furent heureux.

D'autres villages déménagèrent et vinrent s'ajouter au sien. Son pays fut un grand pays, tout le monde en parlait.

C'est ici que le conte se jeta dans la mer.

Ce conte est extrait de « Contes wolof ou la vie rêvée » rassemblés par Seydou Nourou Ndiaye et Lilyan Kesteloot, édités par Enda et IFAN à Dakar, en 1996 dans la Collection "Clair de lune".

9. Gros ventre et ses amis

Un jour, « Gros ventre », « Frêles jambes », « Grosse tête » et « Petite bouche » étaient allés en cachette cueillir des fruits de l'arbre appelé neen.

Gros ventre monta sur l'arbre et se mit à grimper à une branche.

Un nœud se planta dans son ventre.

Il lâcha prise et chuta lourdement : dul !

Son ventre éclata et il mourut.

Les autres s'enfuirent vers le village.

Frêles jambes tenta de fuir,
Une herbe fine appelée njaambul s'accrocha à ses pieds.
Ses jambes se brisèrent et il mourut.
Petite bouche s'efforça de crier.
Sa bouche se fendit jusqu'aux oreilles.
Et il rendit l'âme.
Grosse tête arriva jusqu'au village et se mit à raconter :
- Gros ventre, Frêles jambes et Petite bouche ont tous péri !
Puis il hocha la tête et son cou se rompit !

Ce conte est extrait du recueil "Au fil des contes sereer" rassemblés par Raphaël Ndiaye et Amade Faye édité par IFAN et ENDA, à Dakar 2002, dans la collection "Clair de Lune".

10. Koumba sans mère

Il était un homme qui avait deux épouses. Chacune d'elles avait une fille. Allah fit qu'une des femmes mourut et laissa sa fille. Les deux filles avaient le même nom. Pour les différencier, on les surnomma : "Koumba-avec-mère" et "Koumba-sans-mère". Le père de famille craignait tant son épouse, qu'il acceptait tout ce qu'elle faisait ou disait. Il la laissait faire accomplir à Koumba l'orpheline tout le travail de la maison.

Un jour, en lavant la vaisselle, Koumba l'orpheline oublia de laver une cuillère en bois et sa marâtre, furieuse, l'envoya la laver à la mer de Ndayane. Koumba, en pleurs, prit le chemin. Elle marcha durant deux jours et deux nuits. Elle marcha, marcha, jusqu'à trouver sur son chemin un jujubier en train de se gauler lui-même. Elle s'agenouilla et le salua. Et le jujubier lui demanda :

- Mais, où vas-tu, enfant bien éduquée ?

Koumba dit :

- La coépouse de ma mère défunte m'a envoyée laver cette cuillère à la mer de Ndayane.

Le jujubier lui donna des jujubes et lui dit :

- Que Dieu guide tes pas.

Koumba le remercia et reprit sa route.

Elle marcha encore et trouva sur son chemin une marmite en train de se cuire sur un feu.

Koumba-sans-mère s'agenouilla et la salua.

La marmite lui demanda :

- Mais, où vas-tu, jeune fille bien éduquée ?

Koumba lui répondit :

- La coépouse de ma mère défunte m'a envoyée laver cette cuillère à la mer de Ndayane.

La marmite prit une part de ce qu'elle cuisait et lui donna à manger. Elle lui dit :

- Que Dieu guide tes pas.

Après avoir bien mangé, elle la remercia et reprit sa route.

Koumba-sans-mère marcha, marcha encore et trouva sur son chemin une très vieille femme. Elle n'avait qu'une jambe, un bras, un œil, une oreille, un doigt ; Koumba l'orpheline s'agenouilla et la salua. La vieille femme lui demanda :

- Mais ma petite fille, où vas-tu ?

Koumba l'orpheline lui répondit :

- Grand-mère, la coépouse de ma mère défunte m'a envoyée laver cette cuillère à la mer de Ndayane.

La vieille femme lui remit alors un os blanchi, dégarni. Koumba ne dit rien, elle le prit et le mit dans la marmite qui s'emplit aussitôt de viande.

Elle lui remit encore un grain de mil : Koumba le plaça dans un mortier. Elle pila, le mortier s'emplit de couscous. Elle le prit et le mit dans la marmite ; elles le mangèrent. Jusqu'à ce que la vieille femme lui dise :

- Koumba, viens maintenant faire la vaisselle sans oublier ta cuillère, avant qu'il ne fasse complètement nuit.

Quand Koumba eut fini, la vieille femme lui remit une petite aiguille et une autre plus grosse, et elle lui dit :

- Va te coucher maintenant sous le lit, car tous mes enfants sont des animaux sauvages. La petite aiguille, tu l'emploieras à piquer les plus petits ; la plus grosse, tu la réserveras aux plus grands pour qu'ils partent tôt. Je ne veux pas qu'ils te tuent !

Quand les enfants arrivèrent, Bouki, le plus têtu, dit :

- Mère, cela sent la chair humaine dans la chambre.

Sa mère lui répondit :

- Toi, va te coucher, je suis le seul être humain ici, tu veux me manger maintenant ?

Quand les animaux se furent couchés, Koumba les piqua avec la petite aiguille, à la manière des puces. Les enfants ne purent dormir. Ils sortirent et repartirent à leurs affaires.

Koumba sortit, et la vieille lui demanda de se préparer pour retourner chez elle. Elle lui remit trois œufs et lui dit :

- Celui-ci, tu le casseras quand tu seras au milieu de la brousse.

Celui-là, tu le casseras quand tu apercevras ton village.

Ce dernier, tu le casseras quand tu seras à l'entrée de la maison. Fais attention, ne les confonds pas.

Vas-y mon enfant et que Dieu guide tes pas !"

Koumba s'agenouilla, salua, remercia et s'en alla.

Elle marcha, elle marcha, marcha jusqu'au milieu de la brousse. Elle cassa le premier œuf. Des cavaliers armés en sortirent.

Koumba se remit à marcher, marcher encore, et cassa le deuxième œuf. Des lions et des panthères en sortirent. Les cavaliers les tuèrent.

Koumba marcha, marcha, marcha. Avant de pénétrer dans le village, elle cassa le dernier œuf ; de nombreux esclaves battant des tam-tams en sortirent, et d'autres chargés de sacs d'argent, d'or, et aussi de nombreux bœufs. Quand elle entra dans le village, Koumba avait un air royal. Tout le monde était dehors pour la contempler.

Ce conte est extrait de « Contes wolof ou la vie rêvée » rassemblés par Cherif Mbodj et Lilyan Kesteloot, édités par Enda et IFAN à Dakar en 2001, dans la Collection "Clair de lune".

11. Le lion et la jument

Il était une fois un roi. Un roi amoureux de la femme d'un de ses sujets. Un jour, il fit venir le sujet et l'envoya en mission dans un pays lointain. Le sujet partit. Le roi rendit visite à sa femme et il lui dit :

- Je viens passer la journée avec toi.

Elle lui répondit :

- Passer la journée avec moi ?

Il dit :

- En effet.

La femme fut fort embarrassée, se demandant ce qui pouvait pousser le roi à venir passer la journée chez elle, alors qu'il venait d'envoyer son mari en mission. Mais en femme bien éduquée, elle décida de tuer un bélier, et de l'apprêter pour l'honorer.

Après la cuisson, elle partagea le repas en trois parts. Puis elle disposa les récipients avec soin et vint servir le roi. Le roi se lava les mains et enleva le couvercle. Il entama le premier plat, en mangea un peu et le repoussa. Puis il découvrit le second récipient et vit qu'il contenait le même mets. Il en mangea un peu et le repoussa. Ensuite il découvrit le dernier plat et constata qu'il s'agissait du même mets. Alors le roi comprit. Il vit que la femme l'invitait à comprendre que les femmes qu'il avait laissées dans sa maison et elle-même, qu'il était venu courtoiser, étaient toutes pareilles.

Le roi portait une bague. Au moment où il se nettoyait les mains, il perdit la bague dans l'eau. Les gens de la noblesse, appelés garmi, avaient beaucoup de scrupules ! C'est pourquoi le roi ne voulut pas signaler la perte de sa bague. Il se leva aussitôt et retourna chez lui, et il oublia la bague.

La femme recueillit la bague et la garda sous son oreiller. À la fin de sa mission, le mari revint à la maison.

Il se coucha sur le lit et découvrit la bague, mais il ne réagit point. Il ne dit rien à sa femme. Seulement il déserta le lit et décida désormais de se coucher à même le sol.

La femme fut fort éprouvée par cette attitude. Elle la subit longtemps, jusqu'au supplice. Puis elle alla trouver son père et se confia à lui. Le père porta aussitôt l'affaire devant le roi. Désignant le mari, il dit :
- L'homme que voici, j'ai dressé ma jument, je l'ai dressée, dressée au point que sans cesse elle cabriole ; puis j'ai décidé de la confier à cet homme. Il a hérité de la jument et l'a soignée, de telle sorte que quiconque la côtoie tombe sous son charme. Ensuite, il s'est désintéressé d'elle.

Je veux comprendre pourquoi, que cet homme se justifie.

Le roi interpella le mari. Et lui demanda de se justifier. Le mari lui dit :

- La jument, je l'ai en effet soignée, au point que tout homme qui la côtoie tombe sous son charme. Et voici que je pénètre dans son écurie et j'y découvre des traces de pattes de lion. Or moi, j'ai peur du lion. Voilà pourquoi je me suis éloigné d'elle.

Alors le roi lui dit :

- Dans ce cas, retourne chez toi et continue de soigner ta jument. Le lion était peut-être seulement de passage dans ton écurie, mais il n'y mettra plus ses pattes.

Sur ces mots l'assemblée se retira sans percer le vrai mystère de ce débat.

Ce conte est extrait du recueil "Contes seereer" rassemblés par Raphaël Ndiaye et Amade Faye édités par IFAN et ENDA, à Dakar 2002, dans la collection "Clair de Lune".

12. Qui peut m'aider à mettre cette charge sur ma tête ?

Il était une fois une femme enceinte qui était allée chercher du bois mort. Lorsqu'elle eut rassemblé la quantité voulue, elle n'eut personne pour l'aider à poser la charge sur sa tête.

Alors elle appela :

- Quelle créature de la forêt pourrait m'aider à mettre cette charge sur ma tête ?

Le margouillat se présenta. La femme lui dit :

- Ôte-toi de là, tu ne peux pas !

- Quelle créature de la forêt pourrait m'aider à mettre cette charge sur ma tête ?

Le lézard vint. Elle lui dit :

- Ôte-toi de là, tu ne peux pas !

- Quelle créature de la forêt pourrait m'aider à mettre cette charge sur ma tête ?

Le lion vint. Elle lui dit :

- Toi, tu en es capable.

- Si je t'aide, que me donneras-tu en retour ?

- Ce que je porte dans mon ventre, répondit-elle.

Njogoy, le lion, l'aida ; elle s'en retourna au village. Elle accoucha d'un garçon du nom de Samba.

Le lion attendit avec impatience quelques années, puis un jour, il se dirigea vers le village et demanda à Samba :

- Peut-on te manger ou faut-il encore attendre ?

La femme dit : « Attends encore, le moment n'est pas venu ».

Le lion s'en retourna, attendit un certain temps, puis revint au village et dit :

- Peut-on te manger ou faut-il encore attendre ?

- Il reste encore un mois, répondit la mère.

Samba décida un matin :

- C'est moi qui vais faire paître le troupeau.

Et il partit. Le lion vint en son absence.

- Peut-on le manger ou faut-il encore attendre ?

- Le voilà qui vient de partir au troupeau, répondit la mère.

Le lion attendit, attendit, puis il alla le trouver à l'enclos :

- Est-ce bien toi Samba ?

- Oui, c'est moi.

- Peut-on te manger ou faut-il encore attendre ?

- On peut me manger, dit Samba !

Ils se ruèrent l'un sur l'autre et se mirent à se battre, à se battre ; Samba tua le lion, lui coupa une griffe et retourna au village.

À son arrivée, sa mère lui servit à souper. Il en mangea un peu, puis enfouit la griffe dans le restant du couscous. Il dit :

- Mère, viens prendre le plat.

La mère prit le plat et aussitôt se mit à manger. A peine avait-elle avalé une bouchée que la griffe lui resta dans la gorge. Elle s'évanouit. Alors que tout le monde s'affairait, Samba ne disait mot. Lorsqu'il la sentit près de mourir, Samba lui donna une grande tape dans le dos et la griffe tomba par terre. Il lui dit :

- Voilà le lion à qui tu m'avais donné en gage !

Et la mère fut couverte de honte.

Ce conte est extrait du recueil "Au fil des contes seereer" rassemblés par Marie Madeleine Diouf paru aux éditions Enda-INFAN à Dakar-Sénégal 1998 dans la collection "Clair de lune".

13. Un malheur ne vient jamais seul

Un conte.

On t'écoute.

Il était une fois.

Cela existe encore.

Il était une fois une vieille femme qui partageait sa case avec un serpent et un oiseau. Chaque fois que l'oiseau pondait, le serpent avalait l'œuf.

N'en pouvant plus, l'oiseau alla voir la femme et lui dit :

- Un malheur ne vient jamais seul et seule la paix préserve le bon voisinage. Je voudrais que tu ailles dire au serpent d'arrêter d'avalier mes œufs.

La vieille lui répondit :

- Qu'est-ce qu'une personne vient faire dans une querelle de serpent et d'oiseau ? Cela ne me concerne pas. Va voir un autre.

L'oiseau s'en alla voir la souris ; celle-ci dressa ses moustaches et se mit debout. Alors l'oiseau lui parla :

- Je voudrais que tu ailles voir la femme pour qu'elle dise au serpent de cesser d'avalier mes œufs ; chaque fois que je ponds un œuf, il l'avale.

La souris répondit :

- Tu sais bien que je vis toujours cachée dans la case de cette femme ; si elle me voit, aussitôt je meurs. Comment donc irais-je la voir pour qu'elle parle au serpent ? Va voir un autre, cela ne me concerne pas.

L'oiseau répliqua :

- Ah ! Bon ! D'accord ! Un malheur ne vient jamais seul.

L'oiseau consulta l'araignée. Il lui dit : « S'il te plaît, va dire à la femme d'avertir le serpent pour qu'il épargne mes œufs ; chaque fois que je ponds un œuf, il l'avale. »

L'araignée répondit :

- Moi, toute toile que je fabrique la nuit dans la case, la femme la défait quand elle se réveille. Je ne peux donc pas lui dire de ta part quoi que ce soit. Va voir un autre.

L'oiseau alla voir le chien et lui dit :

- Chien, nous sommes tous dans la case. Je voudrais que tu dises à la femme d'avertir le serpent pour qu'il cesse d'avalier mes œufs, car un malheur ne vient jamais seul.

Le chien lui répondit :

- Moi, je garde la maison de la femme toute la nuit, mais, quand son repas est prêt, je n'ai à ronger que les restes laissés par les enfants. Cette affaire ne me concerne pas, va voir un autre !

L'oiseau dit :

- Je vais donc voir l'âne.

Il lui parla en ces termes :

- Âne, je voudrais t'envoyer dire à la femme de dire au serpent de laisser mes œufs, car tu sais bien qu'un malheur ne vient jamais seul ! La paix préserve le bon voisinage.

L'âne lui répondit :

- Tu sais que la femme m'accable de fardeaux et en plus, elle se met derrière moi et me frappe avec son bâton. Et qu'est-ce qu'un âne vient faire dans une querelle opposant un oiseau et un serpent ? Va voir un autre. Je n'irai pas lui dire quoi que ce soit parce qu'elle ne m'aime pas, elle est mon ennemie !

L'oiseau alla trouver le coq, le coq lui dit :

- Moi, la personne, c'est mon chant qui la tire de son sommeil, mais quand elle reçoit un étranger, elle ordonne qu'on m'attrape et qu'on m'égorge ; la femme est mon ennemie. Je ne peux aller la voir pour qu'elle arrange une histoire entre le serpent et l'oiseau. Ça ne me concerne pas, va voir un autre.

L'oiseau dit :

- C'est bon ! Un malheur ne vient jamais seul et seule la paix préserve le bon voisinage. Je vous ai tous dit d'interdire au serpent d'avalier mes œufs et vous dites que cela ne vous concerne pas. Je vais voir le mouton.

L'oiseau dit au mouton :

- Je voudrais que tu ailles voir la femme afin qu'elle parle au serpent ; chaque fois que je ponds un œuf, il l'avale, et tu sais qu'un malheur ne vient jamais seul !

Le mouton lui répondit :

- La personne m'entretient jusqu'à ce que je sois gras, m'élève dans sa cour jusqu'à ce que je devienne grand, et pourtant quand la Tabaski arrive, elle ordonne qu'on m'attrape et qu'on m'égorge. Une querelle entre une personne, un oiseau et un serpent ne me concerne pas. Va voir un autre.

L'oiseau dit :

- Ah bon ?

L'autre dit :

- Oui.

Il dit :

- D'accord !

L'oiseau partit chercher une allumette. Quand il revint, il dit :

- Maintenant, j'ai parlé, je suis fatigué. Chaque fois que j'envoie quelqu'un, il refuse. Je vais faire ce qui me convient.

Il prit l'allumette et mit le feu à la case.

La femme, l'âne, l'araignée, la souris, tous périrent dans l'incendie. L'âne qui était allé appeler au secours mourut au retour, brûlé par le feu.

Quant au mouton, il servit de repas à ceux qui étaient venus éteindre le feu et refaire la case. Alors l'oiseau rassembla tout le monde et déclara :

- Je prévoyais tout cela, c'est pourquoi j'ai envoyé tout le monde pour dire à la femme d'interdire au serpent d'avalier mes œufs. Chacun me répondait qu'une querelle entre un serpent et un oiseau ne le concernait pas. Maintenant vous voyez les conséquences. Seule la bonne entente préserve le voisinage.

Un malheur ne vient jamais seul !

Alors, le conte alla rejoindre la mer et celui qui le humera, entrera au paradis.

Ce conte est extrait du recueil « Des contes wolof ou la vie rêvée », rassemblés par Seydou Nourou Ndiaye et Lilyan Kesteloot édités par IFAN et Enda, à Dakar, en 1998 dans la collection "Clair de lune".

14. La Mounou de la Falémé

Il y a dans une province du Sénégal un village qui s'appelle Dêbou. Près de ce village, passe la rivière Falémé. On y trouve une fosse d'un kilomètre de long. Aucun bateau ne peut passer à cet endroit, même les petites pirogues, car les génies des eaux les brisent toutes. Quant à y puiser de l'eau, il ne faut pas y songer non plus !

Les génies des eaux de cet endroit sont appelés « mounous ». Ils ont, à peu de chose près, l'aspect d'êtres humains. Ils sont de différentes couleurs : noirs, rouges ou bien encore jaunes ou verts. Hommes et femmes portent des cheveux longs. Aux mains ils n'ont pas de pouces.

À côté de la fosse, se trouvait un champ appartenant à Oumar Fâno, un villageois de Dêbou. Toutes les nuits, les génies y venaient voler du mil. Le propriétaire du champ, ne pouvant le supporter plus longtemps, se promit d'éclaircir le mystère de ces vols. Il creusa un trou dans la terre, puis le recouvrit de paille de façon à ce qu'on ne le vît pas. Le soir venu, il alla s'étendre dans cette cachette et attendit patiemment. Vers minuit, les mounous sortirent en quantité de l'eau et commencèrent à récolter le mil.

Quand Oumar s'aperçut que les pillards ressemblaient à des êtres humains, il mit son fusil de côté, résolu à ne pas tirer sur eux. Mais profitant de ce qu'une des jeunes filles de la bande passait à portée de sa main, il l'empoigna par le pied et la retint malgré ses cris. Les autres mounous s'enfuirent et sautèrent dans l'eau précipitamment.

Oumar emmena sa prisonnière chez lui et la prit pour femme. Elle travaillait avec courage et faisait tout ce qu'il lui commandait. Mais elle ne parlait à personne, pas même à son mari. À la maison, elle ne mangeait ni ne buvait. Elle attendit bientôt un bébé.

À cette époque, un voisin s'en vint trouver Oumar Fâno :

— Comment ! lui dit-il, tu gardes près de toi une femme qui ne parle pas, ne boit pas, ne mange pas. À ta place, je la ramènerais où je l'ai trouvée.

— Ainsi ferai-je dès demain ! déclara Oumar, vexé par ces propos.

Le lendemain soir en effet, il mena la mounou au bord de la rivière Falémé :

— Montre-moi de quel endroit de la rivière tu es sortie.

Elle lui désigna du doigt une place dans le feu. Alors, Oumar lui prit la main ; ils entrèrent ensemble dans l'eau et, dès qu'il en eut jusqu'aux genoux, il lui dit :

— Retourne-t'en à l'endroit d'où tu viens !

La mounou continua d'avancer lentement jusqu'à ce que l'eau lui vint à la poitrine.

Alors, se tournant vers Oumar, elle lui lança :

— Tu n'as pas de chance !

— Pourquoi cela ?

— Tu m'as gardée deux ans chez toi et pendant ce temps j'ai été ta femme. Et puis tu t'es fâché contre moi. Tu dois cependant bien te douter que, si je suis restée aussi longtemps près de toi, c'est parce que cela ne me déplaisait pas. Maintenant, j'ai un enfant de toi et voici que tu m'abandonnes. Si tu m'avais gardée jusqu'à la naissance de cet enfant, alors j'aurais commencé à parler avec toi et je t'aurais appris beaucoup de choses. À présent, tout est fini car tu es trop impatient. Adieu !

Elle disparut dans l'eau.

Oumar Fâno rentra dans sa case, plein de remords. Jamais plus il ne revit celle avec qui il avait vécu heureux.